This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

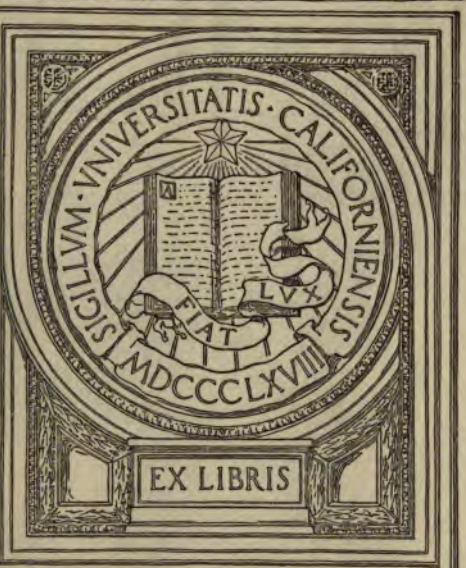
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

YC184760

PQ
2635
R756

UC-NRLF
$B 189 695

GIFT OF
Elmslie W. Gardiner



EDMOND ROSTAND

UN SOIR
A HERNANI

— 26 FÉVRIER 1902 —

PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1902

Tous droits réservés.

UN SOIR A HERNANI

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Les Musardises, poésie (*épuise*).
Les Romanesques, comédie en trois actes et en vers, 19e mille . . . . . 2 »
La Princesse Lointaine, pièce en quatre actes, en vers, 20e mille. . . . . 2 »
La Samaritaine, évangile en trois tableaux, en vers, 20e mille. 3 50
Cyrano de Bergerac, comédie héroïque en cinq actes, en vers, 255e mille 3 50
L'Aiglon, drame en six actes, en vers, 195e mille 3 50

Il a été tiré de cet ouvrage :
30 *exemplaires numérotés sur papier du Japon.*

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris le Danemark, les Pays-Bas, la Suède et la Norwège.

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette.

EDMOND ROSTAND

UN SOIR
A HERNANI

— 26 FÉVRIER 1902 —

UNIV. OF CALIFORNIA

PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1902

Tous droits réservés.

PQ2635
R6756

UNIV. OF
CALIFORNIA

FN

UNIV. OF
CALIFORNIA

UN SOIR A HERNANI

A PAUL MEURICE

I

« Zoin da herri hori ? »

Le vieil homme fit halte.

L'heure rosait au loin les croupes de basalte ;
La montagne semblait courir au golfe clair
Pour mêler ses moutons aux moutons de la mer ;
La fougère était morte et l'herbe tremblait toute ;
Et, noir contre le ciel, au tournant de la route
Où malgré la saison deux genêts épineux
Gardaient du velours jaune entre leurs piquants bleus,
L'homme, qu'enveloppait une vaste rotonde,
Etait assis de l'air le plus triste du monde
Sur un petit cheval à tête de mulet.

N224883

« Zoin da herri hori? » demandais-je. (Quel est
Ce village ?)

Et du doigt je montrais un village,
Tout en scandant ces mots de la langue sauvage
Vieille comme la roche et comme l'Océan.
— Mais ma voix n'avait pas le chant guipuzcoan.

Le vieux Basque espagnol, sans cesser d'être triste,
Toucha le bord pointu de son béret carliste,
Laissa courtoisement tomber sur l'étranger
Le mépris d'un regard qui semblait déroger,
Et répondit...

Genêts, sapins, fougère, ronce!
Je connaissais pourtant, d'avance, sa réponse!
Je savais par quel mot trissyllabique et fier
Qui mettrait tout d'un coup de la gloire dans l'air,
Ce vieux pâtre hautain allait répondre, puisque
Par ces chemins d'Espagne où la grâce maurisque
Vit dans le geste obscur d'un porteur de fagot,
J'arrivais tout exprès pour l'entendre, ce mot!
Puisqu'il avait, lui seul, rythmé ma marche; et certe
Je ne l'ignorais pas, petite route verte,
Le nom du cher village assis sur tes bords frais;
Ce n'était qu'un pieux frisson que je m'offrais
De me faire, en ce lieu, par cet homme, à cette heure,
Dire ce nom qui de tant d'ailes vous effleure!

L'enthousiasme était dans mon âme. J'avais
Besoin d'entendre là ce nom que je savais,
Et ce nom que pourtant j'étais si sûr d'entendre
Je l'attendais, — j'étais tout pâle de l'attendre!
Et j'eus froid dans le dos et les larmes aux yeux
Lorsque, rendu plus grand par l'accent de ce vieux
Et par la majesté du val crépusculaire,
Avec je ne sais quoi de farouche sur l'R
Qui vibra comme vibre un fer de makhila,
Avec sur l'I beaucoup de langueur, et sur l'A
Cette sonorité gutturale et chantante
Qui prolonge, élargit, et solennisa, et, lente,
Balança une voyelle ainsi qu'un encensoir,
Le nom de Hernani roula dans l'or du soir!

Hernani! Hernani!...

Pâtre du pays basque,
Quand le silence emplit le val comme une vasque,
Tu l'entends se rider au loin du moindre bruit;
Et tu peux, quand parfois tu jettes dans la nuit
Le long ricanement de ton vieux cri de guerre,
Suivre, comme un enfant suit jusqu'au bout sa pierre,
Ton cri jusqu'aux derniers ricochets musicaux
De ses échos et des échos de ses échos!
Mais tu ne peux pas suivre un nom qui se prolonge
Dans tous les contreforts des Montagnes du songe,
Qui fait chanter tous les sommets roses qu'en nous
Ont laissé les premiers enthousiasmes fous;

Et tu ne peux savoir qu'aux lointains de mon âme
Ce nom vient d'éveiller, en innombrable gamme,
Plus d'échos que jamais tu n'en déterminas
Quand tu poussais, le soir, tes longs *irrinzinas*!

Hernani!

Je frissonne!... Oh! comme il a, ce rustre,
Dit ce nom sans savoir que ce nom est illustre!
La Victoire pour lui n'habite pas ce nom!
Est-ce que les beaux vers font pousser l'herbe? Non,
Et le soc en ouvrant la terre qu'il défriche
Ne peut faire jaillir un tronçon d'hémistiche!
Ce nom n'est que le nom d'un pur triomphe d'art,
Il n'est brodé que sur l'invisible étendard,
Et rien pour ce passant grossier ne le consacre.
Ah! si c'était le nom de quelque grand massacre,
Si ce Basque, en piochant, faisait sous son sabot
Rouler parfois — énorme et sinistre grelot —
Une tête de mort au large dans un casque
Et qui le fait sonner en y tournant, ce Basque
Prononcerait ce nom avec respect, tout bas;
Car on est fier d'un champ où le dieu des combats
Vint faucher avant vous au son joyeux des fifres
Et sur lequel deux Rois ont enlacé leurs chiffres
Tracés en ossements d'hommes et de chevaux;
Et Wagram sait qu'il est Wagram; et Roncevaux
Sait qu'il est Roncevaux; Cannes sait qu'elle est Cannes;
Mais, laissant se remplir de fleurs ses barbacanes,
Et s'étant au soleil sur la route endormi,
Hernani n'a pas su qu'il était Hernani!

Le paysan, toujours immobile, s'étonne ;
Sa gravité, devant mon trouble, l'abandonne;
Il regarde ce fou qui tremble et s'attendrit
Quand on lui dit le nom d'un village ; il sourit
De tous les petits plis de son visage glabre;
Puis, se renveloppant de tristesse cantabre,
Droit sur sa bique blanche au vieux ventre jauni,
Disparaît au tournant du chemin.

Hernani!...

II.

J'avais dit : « Puisqu'il existe
Entre Irun et Tolosa
Un village fier et triste
Où la gloire se posa;

Puisqu'en descendant vers l'Èbre
On entend, près d'un roc nu,
Palpiter un nom célèbre
Sur un village inconnu;

Puisque, étant le nom d'un drame,
Et le nom d'un drame en vers,
Ce nom-là me touche l'âme
Comme avec des lauriers verts!

Et puisque d'ailleurs les choses
S'arrangent mal à ce point,
Las! que les apothéoses
Moi seul ne les verrai point;

Puisque, ô divin porte-lyre,
Je ne sais pas où je puis
Aller prier pour te dire
Que de ta suite j'en suis ;

Puisque je n'irai pas boire,
Dans l'humble creux de ma main,
A ces fontaines de gloire
Qu'on fera couler demain...

Je prendrai devant ma porte
Ce chemin bleu qui conduit
A ce village qui porte
Ce nom qui chante et qui luit ;

J'irai voir, passant la Rhune,
O vieux village hidalgo,
Ton chapeau de tuile brune
Empanaché par Hugo ;

J'irai parmi le mystère
De la route et du buisson
Célébrer le centenaire
A ma modeste façon ;

Aucune voix indiscrète
Ne viendra me faire un cours
(L'œuvre, l'homme, et le poète) ;
Le Vent fera les discours.

Oh! je n'aurai pas la pompe
D'un cortège officiel...
Mais le coteau qui s'estompe
Et les étoiles du ciel!

Un peu de brise française
En ce soir de Février
Soufflera dans le mélèze
Et dans le genévrier;

Je veux, pèlerin que grise
Un espoir d'être béni,
Être là quand cette brise
Soufflera sur Hernani! »

— Et j'étais parti. J'arrive,
Petite ville, et je vois
Ton arrogance pensive,
Ton noir profil d'autrefois!

Déjà je vois apparaître
Un toit fier et surplombant,
Des balcons qui semblent être
Dessinés par Artaban;

A mesure que j'approche
Je vois mieux se détacher
Cette fantastique roche
Qui domine ton clocher;

Je t'admire! je m'attarde
A t'admirer dans le soir!
Et pourquoi je te regarde
Tu ne peux pas le savoir.

Hernani-du-Val-Bleuâtre
N'a pas entendu le cor
Que Hernani-du-Théâtre
Fait sonner dans son décor!

Tandis que ton nom s'envole
Sur le grand drame français,
Petite ville espagnole,
Tu murmures : Je ne sais...

Et tu t'endors, fière et triste,
Entre Irun et Tolosa,
Au fron-fron d'un guitariste,
Au parfum d'un mimosa!

III

Oui, c'était bien ici qu'il fallait que je vinsse!
Car la roue en bois plein, toujours, dans l'ombre, grince;
Et tout est demeuré — choses et paysans —
Comme lorsqu'il passait, et qu'il avait dix ans!

Mais mon émotion, tout d'un coup, s'est accrue :
Je n'ose pas entrer dans la fameuse rue.
Au seuil de Hernani j'hésite avec amour,
Et j'en fais tout d'abord, avec respect, le tour.

Je traverse un étrange et vaste jeu de paume
Où travaille à cette heure un vieux cordier fantôme
Qui dévide, et recule, et chante. — Un montagnard
Passe. Il est sans cuirasse. Il n'a pas de poignard.
Mais rien qu'à la façon dont il marche dans l'herbe,
Je le reconnais bien, le jeune amant imberbe!

C'est lui-même, et la nuit tu dois, ô Doña Sol,
Lorsque de ton balcon il tombe sur le sol,
— Sans bruit parce qu'il a ses bonnes alpargates ! —
Dire pour ce bandit ton chapelet d'agates.
Oh ! cet homme farouche, et qui possède l'art
D'enfoncer son chapeau par-dessus le foulard
Qui traverse son front d'un bandage vert-pomme,
Va crier : « Je suis Jean d'Aragon ! » et cet homme
Va trouver trop petits pour lui des échafauds...
Non ! cet homme se baisse et ramasse une faux,
Et jette cette faux sur son épaule, et rentre
Chez lui, d'un pas qui fait de sa chaumière un antre !
— Et je vois s'avancer un être singulier
Qui balance un bâton de bois de néflier.
Et c'est le *celador* du village, le garde
De l'alcade. Et surpris, soudain, je le regarde.
Je n'en crois pas mes yeux !

« Pourquoi donc, *celador*,
Sur votre béret noir ces deux lettres en or?
Que veut dire : V. H.? »

Il répond avec pompe :
« *Villa dé Hernani.* »

Cet Espagnol se trompe.

Oh! quand, pour te grandir encore, on t'exila,
Maître, tu n'aurais eu qu'à venir vivre là!
C'eût été somptueux, formidable, — et logique.
La ville était marquée à ton chiffre magique.
Certes, j'aime cette île où ta grande ombre erra.
Mais j'aperçois le roc de Santa Barbara
S'ériger âprement, et je regrette presque
En voyant un rocher tellement hugoesque
Que lorsqu'on t'exila tu ne sois pas venu,
Prince de Hernani, vivre sur ce roc nu!
Je te vois, habitant, là-haut, parmi les ailes,
— O grand dessinateur de tours et de tourelles! —
Cet espèce de noir donjon médiéval
Que tu faisais sortir avec un ciel, un val,
Et des machicoulis dont le créneau s'échancre,
De l'élargissement d'une arabesque d'encre!

Mais tu n'es pas absent, malgré que ton manoir
Soit construit seulement par les vapeurs du soir!
Superbe castellan d'une invisible crête,
Tu restes à jamais perché sur ta conquête!
Ce village orgueilleux sera toujours à toi :
Il n'est plus à l'Espagne, il n'est plus à son Roi;
En allongeant sur lui la griffe d'un poème
Tu l'as pris, ce village, à Don Carlos lui-même!

Mais que dis-je? tu n'as pas attendu si tard!
Enfant, tu l'avais pris, en passant, d'un regard!
Si bien que Hernani, que ton œuvre accapare,
Est bien plus dans Hugo qu'il n'est dans la Navarre!

IV

Je tâche de revoir l'enfant mystérieux
Voyageant en Espagne, — et je ferme les yeux...
Et je marche à travers la bruyère sauvage,
Et je rêve, en marchant, les détails du voyage.

O joie! avoir dix ans, être fils d'un vainqueur,
Savoir déjà beaucoup de Virgile par cœur,
Garder, n'ayant jamais été mis au collège,
Autour de l'âme, encor, ce duvet qui l'allège;
Et parce que d'honneurs et de gloire couvert
Le général Joseph-Léopold-Sigisbert,
Dont le père est un humble artisan de province,
Veut voir jouer ses fils dans le palais d'un prince,

Et qu'entre deux combats ce héros s'attendrit, —
Se trouver brusquement en route pour Madrid,
Et le front bourdonnant encor d'un bruit de bronze,
Comme si l'on avait rêvé mil-huit-cent-onze,
Paris, et les portraits de Napoléon Deux,
Se réveiller courant des chemins hasardeux
Où parfois, sur le bord d'un gouffre, au clair de lune,
On rencontre un courrier qui vient de Pampelune !

Je rêve les détails du voyage.

Correct,
Cambré contre le fond capitonné d'Utrecht
Pour que sa redingote à brandebourgs l'épouse,
Et pour qu'elle rabatte à la mil-huit-cent-douze
Sur son buste bombé les épaulettes d'or,
— Ou pour cacher qu'au fond du carrosse il s'endort, —
L'aide de camp marquis du Saillant accompagne
La générale Hugo qui se rend en Espagne.

La générale Hugo n'est pas contente. Elle a
Horreur du vieux coucou que l'on rafistola
Et qui penche, guimbarde aux formes fantômales,
Sous des gibbosités de meubles et de malles.

Cet objet à la fois gothique et Pompadour,
Chaise de-poste ensemble et carrosse de cour,
Qui sur de grands ressorts en gondole s'agence,
Par son cabriolet tient de la diligence,
Et, par son grincement, du char à bœufs. Des bœufs
Viennent d'ailleurs aider dans les chemins bourbeux
Les six mules hors d'âge et tintinnabulantes
Auxquelles un gaillard, prompt à les trouver lentes,
Crie, en fouettant leur dos écorché jusqu'à l'os,
Toutes sortes de mots qui finissent en *dios*.

Les trois petits Hugo, d'humeur moins difficile,
Se sont accommodés de ce luxe fossile;
Les deux grands ont pouffé de rire en contemplant
Le ventre vert et or de ce monstre roulant
Dont l'ombre sur la route est apocalyptique;
Et, grave, ayant déjà sa petite esthétique,
Le plus petit des trois ne l'a pas trouvé laid.

Ils montent tous les trois dans le cabriolet.
Ils tirent les rideaux sur les anneaux de cuivre;
Changent de place; ils sont heureux; tout les enivre!
Car les petits enfants sont de grands voyageurs
Et les endroits quittés ne gardent pas leurs cœurs.

Ils sont heureux. Ils ont des choses dans leurs poches.
Ils ouvrent tout le temps et ferment des sacoches
Dans lesquelles Dieu seul sait tout ce qu'ils ont mis.
On entend s'envoler parfois de tendres cris
Vers ce cabriolet qui fait un bruit de cage;
Et le carrosse roule... « Eugène, soyez sage!
— Surtout surveille bien ton petit frère, Abel! »
Et l'on voit s'empourprer le mont Jaitzquibel.

Ils font tous ce chemin que je viens de refaire.
Je les vois. Je peux dire : « Ils sont aux croix de pierre.
Ils longent le vieux mur de granit » (il y a
Maintenant sur ce mur un grand magnolia!).
Je peux dire : « Ils vont être au château d'Urtubie
Dont l'armure d'ardoise est sans cesse fourbie
Par quelque brusque averse au flot diluvien;
Ils y sont! ils le voient, comme un archer qui vient
De laver à grande eau les mailles de sa brugne,
Se sécher au soleil sur la route d'Urrugne.
Ils sont au pont; ils sont... »

Je rêve les détails
Du voyage.

Je sais devant quels vieux portails
Ils se sont arrêtés, dans un certain village.
Ils roulent. Maintenant le bizarre attelage
A rejoint, près d'Irun, le Convoi du Trésor.
Un beau général-duc tout étincelant d'or
Prend le commandement de cette cavalcade
Qui doit faire briller les yeux de l'embuscade;
C'est parmi des plumets que l'on ressort d'Irun;
D'alertes éclaireurs galopent un par un
Pour voir si dans les rocs rien ne se dissimule...
Clic! Clac! Déjà les fers de la première mule
Ont frappé d'un sonore et quadruple oméga
La route d'Oyarzun et d'Astigarraga;
La bergère s'enfuit et le troupeau s'effare;
Les andalous vont l'amble au son de la fanfare.

Quoi! pour Victor Hugo, des trompettes? — Déjà?

Non, mais pour le Trésor. Ce Trésor protégea
Le petit voyageur pour qui tremble la Muse.
Il est de ces hasards bienheureux. Dieu s'amuse.
Deux mille hommes à pied! mille hommes à cheval!
Et l'on serre les rangs! et dans l'ombre du val

La Providence — car toujours la Providence
Lorsque naît un génie est dans la confidence! —
Sourit de ce Trésor qui n'est qu'un prête-nom;
Et trois mille soldats renforcés de canon,
Gardent, croyant garder un coffre plein de piastres,
Un merveilleux enfant dont l'âme est pleine d'astres!

Je rêve les détails du voyage.

Un convoi
Fait exprès, semble-t-il, pour l'enfant qui le voit!
Chaîne héroï-comique, espagnole et française,
Et dont chaque chaînon est fait d'une antithèse!
On voyage en Espagne, on est gardé par des
Grenadiers : ce sont des grenadiers hollandais.
Napoléon, qui pense à tout malgré la guerre,
Envoie un personnel tout neuf au Roi son frère :
De sorte qu'on peut voir un quadrille dansant
D'auditeurs au Conseil d'État sur des pur-sang.
Le Trésor est suivi de trois cents véhicules
Remplis de voyageurs charmants ou ridicules.
Elégance où parfois la loque flamboya,
On dirait d'un Boilly retouché par Goya.

Les jeunes colonels musqués et sans moustaches
Découvrent des minois dans le fond des pataches :
La main tremble ; l'œil rit ; la fleur tombe... Est-ce beau,
Criant à Salinas, chantant à Pancorbo,
Tantôt pris de fou rire et tantôt de panique,
Sous cet immense ciel bleu, ce cortège unique
Roulant, trottant, sifflant, luisant, flambant, piaffant,
Et, parmi ce cortège unique, cet enfant !

Cet enfant porte en lui deux provinces de France,
Et sa Bretagne rêve, et sa Lorraine pense ;
Et c'est en même temps un petit Parisien
Qui ne perd pas la tête et qui regarde bien.

Qu'il regarde ! voici Hernani !...

V

Les voitures
Passent sous la visière énorme des toitures
Dans cette rue étrange où je monte en rêvant.
Ah ! c'est l'Espagne, enfin !

Je sais bien qu'au-devant
De celui qui sera son poète, l'Espagne
Avait mandé sa grâce à travers la montagne,
Qu'elle avait détaché vers lui quelques splendeurs
— Vieux clochers chambellans, moulins ambassadeurs,
Chargés de l'accueillir au seuil de la Biscaye
D'un peu de majesté, de morgue et d'antiquaille !
Je sais bien qu'au-devant de celui qui venait
Elle avait envoyé le soleil, le genêt,
Le vent du sud chantant son grand air de bravoure ;
Que déjà cette Reine, aux portes de Ciboure,
Avait fait de sa part saluer cet Infant
Par un vieux mendiant de rouge se coiffant;
Mais c'est à Hernani — noir village, je t'aime ! —
Qu'elle avait décidé de l'attendre elle-même.

Et tous les murs étaient pavoisés de haillons.

Depuis qu'on parcourait les âpres régions
Pour la première fois le convoi faisait halte;
De sorte que ce fut vraiment — et je m'exalte,
Je parle seul tout haut, je ris! — ce fut ici
Que la rencontre eut lieu. — Noir village, merci!
Tout à l'heure, en passant, on me montrait une île.
J'ai dit au batelier : « Ta barque est inutile!
Que peut me faire à moi sur quel bout de terrain
Un Haro se rencontre avec un Mazarin?
Je veux voir Hernani! C'est là qu'entre les poutres
D'une rue où l'on boit le sombre vin des outres,
Sous une longue bande étroite d'indigo,
Se rencontra l'Espagne avec Victor Hugo!

Je suis un pèlerin. Je viens pour qu'on me montre
Le véritable endroit de la grande rencontre,
Et non pas je ne sais quelle île des Faisans!
— Le siècle, cette année, a de nouveau deux ans. »

O rapide frisson des âmes enfantines!
Aussitôt qu'il eut vu, l'enfant des Feuillantines,
L'orgueil silencieux qui ronge ces maisons
Et leur sort sur la face en énormes blasons ;
Ces fers forgés ; ces bois sculptés ; ces hommes pâles
Qui sur de pauvres seuils se drapent dans des châles ;
Les caprices pointus de ce pavé grimpant
Sous le balcon qui bombe et la loque qui pend ;
Aussitôt qu'il eut vu ce clocher à grillage
Où les cloches ont l'air d'oiseaux de bronze en cage ;
Aussitôt que, passant la poterne, il eut vu
Les longs veloutements de ce vallon perdu ;
Ces chênes bas taillés d'une façon si drôle
Qu'ils ont la grosse tête à perruque du saule ;
Ces fermes rabattant sur leurs murs des volets
D'où le piment retombe en doubles chapelets ;
Ces gazons où toujours quelque poulain se vautre ;
Ces toits dont un côté descend plus bas que l'autre ;
Aussitôt qu'il eut vu marcher dans les sentiers
Des joueurs de pelote et des contrebandiers ;
Sous les arbres trapus tout enthyrsés de lierres
Rire des muletiers avec des sandalières ;
Des filles aux pieds nus, de leurs orteils vibrants,
Caresser à rebrousse-écume les torrents ;
Des prêtres bruns mêler des ombres de soutanes
Aux troncs décortiqués et pâles des platanes ;
Des mules trois par trois traîner ces grands berceaux
Dont la toile au soleil tremble sur deux arceaux ;
La broussaille dresser son piège qui chuchote ;
Les moulins avoir l'air d'attendre Don Quichotte ;

Et les maïs bouger leur barbe et leurs plumets;
Et les feux s'allumer soudain sur les sommets;
Et le linge sécher à travers les campagnes,
Il fut plus Espagnol que toutes les Espagnes!

Il a reçu le coup de soleil, c'est fini.

Quand sa mère aura peur — plus loin que Hernani —
Il rira. — Le buisson où s'embusque la haine
Elle le connaît trop, la maman Vendéenne!
Elle dit à son fils : « Rentrez la tête un peu! »
Mais une vitre éclate! On vient de faire feu!
— « C'est gentil, l'ennemi qui m'envoie une bille! »
Dit l'enfant. Car ce brave aux longs cheveux de fille
Est déjà tellement du pays où l'on est
Qu'il a mis du panache à son petit bonnet.

VI

O mystère charmant et profond de l'enfance !
Quoi ! cet être joyeux d'enfreindre une défense,
Qui rit, qui parle seul, qui joue, et qui soudain
Semble pris pour ses jeux d'un immense dédain,
Et rêve, dédaignant l'image ou la praline,
Dans le plus sombre coin de la vieille berline ;
Qui montrait tout à l'heure un golfe avec son doigt
En demandant : « Quel est ce gros saphir qu'on voit ? »
Ce garçonnet ravi d'abîmer son costume,
C'est Celui qui mettra son siècle sur l'enclume,
Qui pendant si longtemps sera terrible et seul,
Et qui pratiquera si bien l'Art d'être Aïeul
Que, pâles apprentis sortant tous de ses forges,
Les poètes seront ses innombrables Georges !

Quoi ! cet enfant, c'est lui par qui nous apprenons
Que tous ces voyageurs croyaient avoir des noms,
Et c'est lui l'éternel parmi ces éphémères !
Quoi ! c'est le grand Hugo, ce petit Victor !

Mères,
Qu'il y ait du respect parfois dans la douceur
Du baiser mis au front de votre enfant rêveur ;
Que vos lèvres, parfois, en écartant des boucles
Aient peur de se brûler à quelques escarboucles ;
Frissonnez au milieu d'un rire ; effrayez-vous
De prendre l'avenir, ainsi, sur vos genoux ;
Et dites-vous, avec une ivresse inquiète,
Lorsque vous saisissez une petite tête
Pour essayer de voir au fond des yeux gamins,
Que vous tenez peut-être un monde entre vos mains !
— Sait-on à quel moment au juste le dieu passe ?
Songez à la minute émouvante de grâce
Où, dans la vieille rue, au son d'un fandango
Que rythme un claquement de fouet, Madame Hugo
Sort du carrosse vert dont l'attelage souffle,
Et, prenant dans ses bras l'enfant qu'elle emmitoufle,
Distraite, d'une voix qui sommeille à demi,
Lui dit légèrement : « Tu vois, c'est Hernani. »

Aucun éclair n'a lui dans la ruelle noire ;
Nul n'a senti tomber cette graine de gloire ;
Et lui-même l'enfant n'est pas resté songeur.
On se bouscule, on crie, on jure ; un voyageur
Chante... Et le germe obscur descend au fond de l'âme.

« C'est Hernani, tu vois », a murmuré Madame
La générale Hugo, d'une distraite voix.
Et l'enfant regardait. « C'est Hernani, tu vois »,
Dit cette mère. Et tout, pendant cette minute,
Tout, Don Ruy, Don Carlos, le grand vers dont la flûte
Soupire, le bandit, l'amour, le collier d'or,
La bataille de mil-huit-cent-trente, le cor,
Mademoiselle Mars, la salle qui trépide,
Tout, le lion superbe et le vieillard stupide,
Oui, tout fut, au-dessus de ce village fier,
Pendant cette minute, en puissance, dans l'air!

Cette minute-là fut grosse du chef-d'œuvre.
— Et, faisant de son fouet zigzaguer la couleuvre,
Un jeune postillon, sur un seuil, étalait
Le rouge fatidique et vif de son gilet.

Le Rêve dans l'esprit des grands amants du Verbe
Abonde avec amour autour d'un nom superbe ;
Il suspend, en secret, son cristal doux et lent
Au nom qui s'alourdit d'un poids étincelant ;
Et quand, plus tard, cherchant dans cette ombre où tout reste,
Hugo retirera de son cœur, d'un seul geste,
Le nom qui s'y enfonce en tremblant aujourd'hui,
Ce nom ramènera tout un drame avec lui!

VII

...Mais la nuit m'a surpris près d'un portail de pierre...
Alors je me souviens qu'il aimait la prière ;
Qu'il a divinement murmuré : « Va prier... »
Je songe que le soir du vingt-six Février,
Hernani, ton église est bien selon mon âme,
Puisque je ne peux pas aller à Notre-Dame !

Et je laisse la vieille en noir qui tient les clés
M'ouvrir.

Saint-Sébastien a les cheveux bouclés;
Le large autel doré luit de toutes ses forces ;
Et l'on voit des raisins sur les colonnes torses.
Cette église serait sûrement de son goût.

Et comme dans son œuvre énorme on trouve tout,
J'y prends quelques beaux vers comme on choisit des cierges,
Et je les fais brûler doucement. Et les Vierges
— Fronts de cire entrevus à travers des carreaux —
Sont celles justement qu'invoquent ses héros ;
Et je t'ai demandé, Petit Roi de Galice,
Comment il faut prier pour que Dieu s'attendrisse !

Et je sors tout ému sous le ciel toujours beau ;
Et je marche en disant : « Maître, Génie, Hugo...
Souris, Père d'un siècle, aux humbles fils d'une heure !
Que quelque chose, en nous, de ce grand jour, demeure !
Donne-nous le courage et donne-nous la foi
Qu'il nous faut pour oser travailler après toi... »
Et les mots se pressaient sans ordre sur ma lèvre,
Car depuis le matin je cultivais ma fièvre.
« ... Fais que nous nous levions la nuit pour travailler,
Que nous ne dormions plus à cause du laurier ;
Et détache ta main, un instant, de ta tempe,
Pour bénir notre front, notre cœur, notre lampe... »
Des paysans passaient. — « Persuade-nous bien
Que le travail est tout, que nous ne sommes rien... »
Un chant montait, de ceux que plusieurs voix reprennent.
« ... et dis-nous de chanter pour que tous nous comprennent ! »

Ainsi parlait la voix de mon âme à genoux.
Le soir d'Espagne était merveilleusement doux.
Mais il fallait partir, car l'ombre enveloppante
Venait; je reprenais la vieille rue en pente
Qui serre tellement le ciel entre ses toits
Que l'on ne voit jamais qu'une étoile à la fois;
Je murmurais : « Faut-il qu'un pareil jour s'achève ? »
Je sortais de Hugo comme l'on sert d'un rêve;
Et j'ai redescendu la rue; et lorsque j'ai
Passé sous le dernier balcon de fer forgé,
Un homme, d'une voix orgueilleuse et bourrue,
M'a dit : « Señor, c'est là — dans cette vieille rue —
Que naquit Urbuta, le brave à qui le Roi
François Premier rendit son épée ! » Alors, moi
J'ai dit : « C'est là qu'est né — dans cette rue ancienne —
Le drame auquel le Cid pourrait rendre la sienne. »

Hernani, 26 février 1902.

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette.

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

THÉATRE D'EDMOND ROSTAND

CYRANO DE BERGERAC

COMÉDIE HÉROIQUE EN CINQ ACTES, EN VERS

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

Un volume grand in-18 colombier. — Prix . . . . . 3 fr. 50

L'AIGLON

DRAME EN SIX ACTES, EN VERS

REPRÉSENTÉ SUR LE THÉATRE SARAH-BERNHARDT

Un volume grand in-18 colombier. — Prix . . . . . 3 fr. 50

LA SAMARITAINE

ÉVANGILE EN TROIS TABLEAUX, EN VERS

REPRÉSENTÉ SUR LE THÉATRE DE LA RENAISSANCE

Un volume in-4° couronne. — Prix . . . . . 3 fr. 50

LES ROMANESQUES

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN VERS

REPRÉSENTÉE SUR LA SCÈNE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Un volume grand in-18. — Prix . . . . . 2 fr.

LA PRINCESSE LOINTAINE

PIÈCE EN QUATRE ACTES, EN VERS

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE DE LA RENAISSANCE

Un volume in-18. — Prix . . . . . 2 fr.

Paris. — L. Marethieux, imprimeur, 1, rue Cassette.

M224833

PQ2635
R0756

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY